



**HAL**  
open science

## L'atelier de François Colondres dans l'enclos du Saint-Esprit. Des poteries de terre en faïence

Guergana Guionova, Lucy Vallauri

► **To cite this version:**

Guergana Guionova, Lucy Vallauri. L'atelier de François Colondres dans l'enclos du Saint-Esprit. Des poteries de terre en faïence. VAYSSETTES, Jean-Louis; VALLAURI, Lucy. Montpellier, terre de faïences : Potiers et faïenciers entre Moyen Âge et XVIIIe siècle, Silvana Editoriale, pp.479-492, 2012, Archéologie de Montpellier Agglomération, 3, 978-88-366-2264-1. halshs-03973672

**HAL Id: halshs-03973672**

**<https://shs.hal.science/halshs-03973672>**

Submitted on 4 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# Montpellier

## Terre de faïences

Potiers et faïenciers  
entre Moyen Âge et XVIII<sup>e</sup> siècle

# Sommaire

## Introductions

- 17 Montpellier, terre de faiences :  
des fouilles aux musées  
*Jérôme Farigoule, Lionel Pernet*
- 22 Montpellier à la lumière de l'archéologie  
*Olivier Ginouvez*
- 28 Cent cinquante ans d'érudition  
*Jean-Louis Vayssettes*

## Chapitre I

- 35 **Des céramiques et des hommes  
entre XIII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles**
- 36 **I.I** Le vaisselier montpelliérain au Moyen Âge  
*Marie Leenhardt, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes*
- 62 **I.II** Les potiers de la fin du Moyen Âge  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 67 **I.III** Les ateliers du Moyen Âge  
aux événements de 1562  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 72 **I.IV** Un atelier hors la porte de la Blanquerie  
*Jean-Louis Vayssettes, Guergana Guionova, Lucy Vallauri*
- 99 **I.V** La langue et la plume des greffiers  
*Jean-Louis Vayssettes*

## Chapitre II

- 109 **Un goût de Renaissance**
- 110 **II-I** Le renouvellement des hommes,  
des formes et des couleurs  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 113 **II-II** Pierre Estève et les vases peints  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 128 **II-III** Des ateliers intra-muros  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 134 **II-IV** Ollivier Père & fils à la Valfère  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 136 **II-V** Des courses d'acanthes et des fonds bleus  
*Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes*

	<b>Chapitre III</b>			<b>Chapitre V</b>
161	<b>Le retour dans les faubourgs</b>		443	<b>Les ateliers satellites de la Manufacture</b>
162	<b>III</b> Le retour dans les faubourgs <i>Jean-Louis Vayssettes</i>		444	<b>V-I</b> Les « autres particuliers... qui font de la fayance » <i>Jean-Louis Vayssettes</i>
166	<b>III-I</b> L'atelier de Gervais puis de Pierre Favier <i>Jean-Louis Vayssettes, Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>		445	<b>V-II</b> L'atelier Favier après les Favier <i>Jean-Louis Vayssettes, Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>
224	<b>III-II</b> Une grotte dépotoir au Pila-Saint-Gély <i>Jean-Louis Vayssettes, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>		458	<b>V-III</b> La fin de l'atelier Boissier <i>Jean-Louis Vayssettes, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>
250	<b>III-III</b> Les Boissier au Pila-Saint-Gély <i>Jean-Louis Vayssettes, Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>		472	<b>V-IV</b> L'atelier de François Colondres dans l'enclos du Saint-Esprit <i>Jean-Louis Vayssettes, Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot, Guergana Guionova, Lucy Vallauri</i>
301	<b>III-IV</b> Les collections revisitées <i>Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>		493	<b>V-V</b> Bourcier, un Nivernais au faubourg Saint-Jaume <i>Jean-Louis Vayssettes</i>
322	<b>III-V</b> Les ateliers du Courreau <i>Jean-Louis Vayssettes</i>		494	<b>V-VI</b> Une faïencerie au cours des Casernes <i>Jean-Louis Vayssettes</i>
	<b>Chapitre IV</b>			<b>Chapitre VI</b>
337	<b>La Manufacture royale et les autres</b>		497	<b>La dispersion et le retour</b> <i>Jean-Louis Vayssettes</i>
338	<b>IV-I</b> De la fabrique à la Manufacture royale <i>Jean-Louis Vayssettes</i>		498	<b>VI-I</b> Le déclin et la concurrence étrangère
342	<b>IV-II</b> Le goût montpelliérain à la fin du règne du Roi Soleil <i>Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>		500	<b>VI-II</b> L'impossible retour au « pays natal »
388	<b>IV-III</b> L'esprit des Flandres <i>Henri Amouric, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>		503	<b>VI-III</b> Des vases fleuris bleus à la polychromie
410	<b>IV-IV</b> La fin de la Manufacture royale <i>Jean-Louis Vayssettes</i>		506	<b>VI-IV</b> Le renouveau de la faïence au XX <sup>e</sup> siècle : de l'erreur historique à la production rêvée
412	<b>IV-V</b> L'approvisionnement de la Manufacture en matières premières <i>Jean-Louis Vayssettes</i>			<b>CONCLUSION</b>
415	<b>IV-VI</b> La commercialisation des faïences <i>Jean-Louis Vayssettes</i>		512	<b>Sur les chemins de la mémoire, réécritures et perception d'une histoire</b> <i>Henri Amouric, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>
417	<b>IV-VII</b> Les vestiges de la Manufacture <i>Jacques Thiriot, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>			<b>Annexes</b>
426	<b>IV-VIII</b> À la mode de Berain <i>Jean-Louis Vayssettes, Lucy Vallauri</i>		514	<b>L'APPORT DE L'ARCHÉOMÉTRIE</b> Les analyses géochimiques des pâtes <i>Yona Waksman, Valérie Merle-Thirion</i>
			516	Liste des pièces de collections exposées
			524	Glossaire
			533	Bibliographie
			535	Index
			545	

V-IV-III

### Des poteries de terre en faïence

(GG, LV)

La documentation issue de l'atelier de François Colondres, décédé en 1742, propose un éclairage sur les dernières productions d'un potier-faïencier de ce quartier ayant exercé dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Comme à l'accoutumée dans les fouilles d'officines montpelliéraines, les quantités d'objets récoltés et à traiter sont considérables, qu'il s'agisse de ratés de cuisson ou de l'outillage. Les lots très volumineux de rebuts de céramiques proviennent pour l'essentiel du comblement du grand four 2001 et de trois fosses attenantes. À ces contextes clos, se rajoutent d'autres plus ténus, en lien stratigraphique identifié par les recollages qui témoignent de leur contemporanéité.

La charge apparemment entière d'un four soit a été abandonnée dans la structure même de cuisson dont la dernière chauffe est datée par l'archéomagnétisme du début du XIX<sup>e</sup> siècle, soit provient d'un rejet d'une cuisson antérieure pour combler ensuite la structure délaissée, ainsi que des fosses (fig. 1). Mais quelle que soit son origine, ce dépôt découle d'accidents de surchauffe brutale comme en témoignent les déformations et les fentes dans les profils, les collages survenus au moment de l'éclatement des pièces et dont les reconstitutions ont été parfois impossibles. Il en est de même pour les alté-

rations de revêtements dont certaines résultent aussi d'un phénomène de sous cuisson ou de réduction.

Les données exceptionnelles, bien conservées dans ces structures en creux alors abandonnées, constituent un témoignage de premier ordre qui rend compte d'une production, de son processus d'élaboration et des difficultés ou échecs auxquels l'artisan a été confronté. Elles livrent des informations précieuses pour l'histoire des techniques et des savoir-faire propres en raison de la spécialisation des artisans pour l'élaboration de gros calibres.

Le tri, par types morphologiques et par revêtements déjà reconnus dans les ateliers du XVII<sup>e</sup> siècle de Favier et Boissier a permis d'individualiser deux grands groupes, l'un avec engobe et glaçure et l'autre sans revêtement. La céramique a été tournée dans la plupart des cas ou façonnée au colombin et à l'aide de gabarit pour les plus gros ouvrages. Elle a été réalisée avec la même argile calcaire locale, cuite selon le mode oxydant. Il est apparu cependant que certaines pièces avaient une couverte opacifiée parfois blanche ou colorée au vert de cuivre, évoquant la présence de l'étain. La distinction entre vernis au plomb seul ou opacifié à l'étain n'a pas toujours été assurée, compte tenu des altérations dues aux accidents survenus lors de la cuisson, et de la composition des bains indiquant à l'évidence des mélanges de diverses préparations. La présence dans l'outillage de cazettes à clous, dont l'intérieur est émaillé, a été renforcée par la découverte de



Fig. 1  
Pot de noria et  
tuyau sur le sol du  
four 2001

Fig. 2  
Biscuits d'assiettes  
rondes et à bord  
contourné.  
H. 3 cm, Ø 19 à  
24 cm.  
Lattes, Musée  
Henri Prades.  
Inv. 25711-25714

quelques biscuits d'assiettes moulées. Ces deux indices plaident en faveur de la pratique de l'émaillage dans cet atelier dévolu cependant majoritairement à la poterie de terre vernissée.

Le répertoire des formes identifiées est très varié comme il a déjà été démontré maintes fois à Montpellier et regroupe 486 nombre minimum d'individus. Il se compose de vaisselles de table et de service, assiettes, écuelles, tasses, pichets, cruches, orjols, couvercles, jattes, et de faisselles pour la préparation des fromages, soit 192 NMI qui représentent 39% de la production. Les jarres et vases pour la conservation ou le stockage d'aliments ne représentent que 3% de l'ensemble.

La seconde catégorie dominante concerne la céramique architecturale, avec 142 NMI soit 29% de la production, composée de tuiles, d'épi de faitage, de bordures de jardin et de toutes sortes de canalisations et tuyaux.

Trente-huit godets de noria, soit 8%, sont liés à la capture des eaux souterraines selon la pratique du puits à roue.

La céramique à usage hygiénique, pots de chambre, bassin de malade, cuvettes urinoirs, est en quantité égale et rend compte de la démocratisation de l'*instrumentum* domestique privé.

Mais l'originalité de cet atelier consiste dans la confection de grands vases de jardin, de couleur verte, qui répond à une mode ornementale bien en vigueur en Languedoc depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Cette production spécifique qui totalise 55 NMI, soit 12% de l'assem-

blage, concerne également de petits pots de fleurs sans revêtement.

Comme on peut encore une nouvelle fois le constater, la polyvalence de cet atelier reste dans la tradition des ateliers du Pila-Saint-Gély qui ont, à l'époque moderne, cherché à répondre à tous les besoins d'une population urbaine, exception faite pour la céramique culinaire. Celle-ci est sans surprise diffusée par les ateliers voisins spécialisés dans ce domaine. En effet, les poêlons, marmites et toupins retrouvés sur le site, proviennent de Saint-Quentin-la-Poterie en Uzège, de Dieulefit dans la Drôme ou encore de Saint-Papoul dans l'Aude ou Cox dans le toulousain.

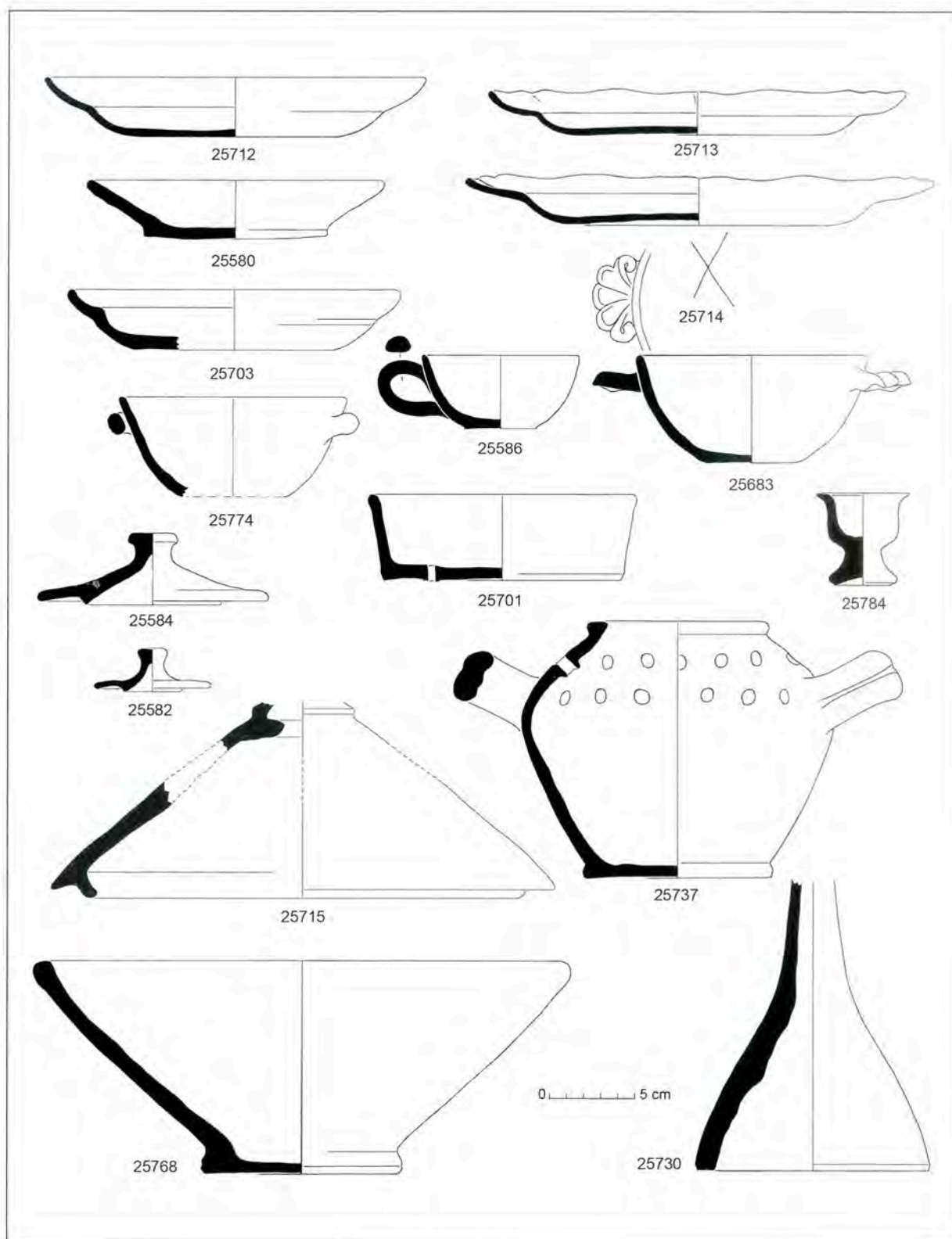
#### *La vaisselle : une exception en faïence*

Dix vaisselles moulées, conservées à l'état de biscuit et rassemblées dans le comblement du four, sont des dégourdis d'assiettes rondes et plates, assurément destinés à être revêtus d'émail en seconde cuisson. Elles sont de même facture en argile rose fine, épurée, et ont été estampées au moule puis, tournassées à l'extérieur et raclées pour affiner le profil et l'épaisseur du fond. Le pourtour de l'aile a blanchi durant la première cuisson. Ce service de table, à marli étroit et concave avec une large calotte se terminant en fond aplani, se décline en trois modèles différents de 3 à 4 cm de hauteur : trois exemplaires à bord simple de 23,4 cm de diamètre, deux à bord en 8 accolades de 24,6 cm et une plus grande à bord chantourné en 14 lobes de 27,6 cm de diamètre. Cette dernière est marquée au revers d'une croix incisée correspondant à une trace de comptabilité comme on a



Pl. 1

Biscuits d'assiettes, assiette, tasse et coupe à oreille, coupe, couvercles, tasses, coquettes glacées, pots à oignons et enrouleur sans revêtement. Lattes. Musée Henri Prades



pu l'observer dans la grotte dépotoir de la rue du Prix, sur les assiettes de même forme en émail blanc, marquées au revers d'une croix bleue (fig. 2, pl. 1 n° 25712-25714). Cependant l'absence totale de vaisselle en faïence n'est pas sans poser de questions sur leur aspect final, monochrome ou peint. Il est vrai, toutefois, que les problèmes de cuisson surviennent plus souvent pour les biscuits que pour les pièces émaillées ce qui a

déjà été observé dans les officines précédentes de Favier et de Boissier.

*Le service vernissé sur engobe*

Il regroupe une soixantaine d'assiettes à marli autant dans le comblement du four que dans les fosses. La forme prédominante, assez standardisée, a un diamètre de 16,5 à 18 cm, ouvert par une large aile oblique et un fond plat de 10,5 à 12 cm



Fig. 3  
Orjol.  
H. 43 cm, L. 30 cm.  
Lattes, Musée  
Henri Prades.  
Inv. 25692

dégagé à la base (pl. 1 n° 25580). Le second modèle, plus exceptionnel, possède un marli concave et court prolongé par une calotte aplanie de même type que celle des biscuits (pl. 1 n° 25703). La couleur jaune clair est quasiment unique à l'intérieur, avec un revers laissé à l'état brut. Une assiette glaçurée à l'extérieur et sous le fond a pour particularité d'être ponctuée de taches vertes de cuivre avec un filet qui souligne le bord tandis qu'une seconde est totalement colorée en vert sur l'ensemble de la surface.

Une douzaine d'éuelles à oreilles, concentrées dans la fosse, hémisphériques et profondes sur un petit fond plat, servaient pour les bouillons (pl. 1 n° 25683). Elles sont munies d'oreilles moulées en forme de coquille d'un modèle équivalent à celui de la grotte de la rue du Prix. Une variante de même volume est pourvue d'anses horizontales en boudin (pl. 1 n° 25774). Cette série homogène de 13,5 cm de diamètre pour 6 cm de haut est traitée en jaune clair comme les assiettes. Trois tasses hémisphériques, de 12 à 13 cm de diamètre, à une anse en boudin sont colorées selon la même monochromie claire (pl. 1 n° 25586).

S'y ajoutent 16 petits couvercles à bouton de préhension et à large collerette dont les diamètres, correspondant aux ouvertures des éuelles ou tasses, permettaient de

tenir la chaleur des liquides. Ils sont vernissés en jaune et dans deux cas en vert (pl. 1 n° 25582, 25584).

Deux, de plus grande taille et d'une toute autre typologie, ont servi à couvrir de grands récipients. Le premier, tronconique et haut, est émaillé en vert avec une ouverture de 30 cm de diamètre pour environ 12 cm de hauteur (pl. 1 n° 25715). Cette pièce soignée et moulurée n'est pas couverte à l'intérieur et pouvait s'adapter sur une jatte ou soupière. Le second, lui aussi à collerette, porte une glaçure jaune miel à l'intérieur et reste nu à l'extérieur, ce qui pose la question de sa fonction primitive ou d'une réutilisation pour couvrir une cazette.

Quatre petits calices sur piédouche, dépourvus de revêtement, peuvent être interprétés comme des coquetiers ou des récipients à épices (pl. 1 n° 25784). Mais la présence de coulures de glaçure jaune et verte évoque la possibilité de leur réutilisation en tant que cales pour l'enfournement.

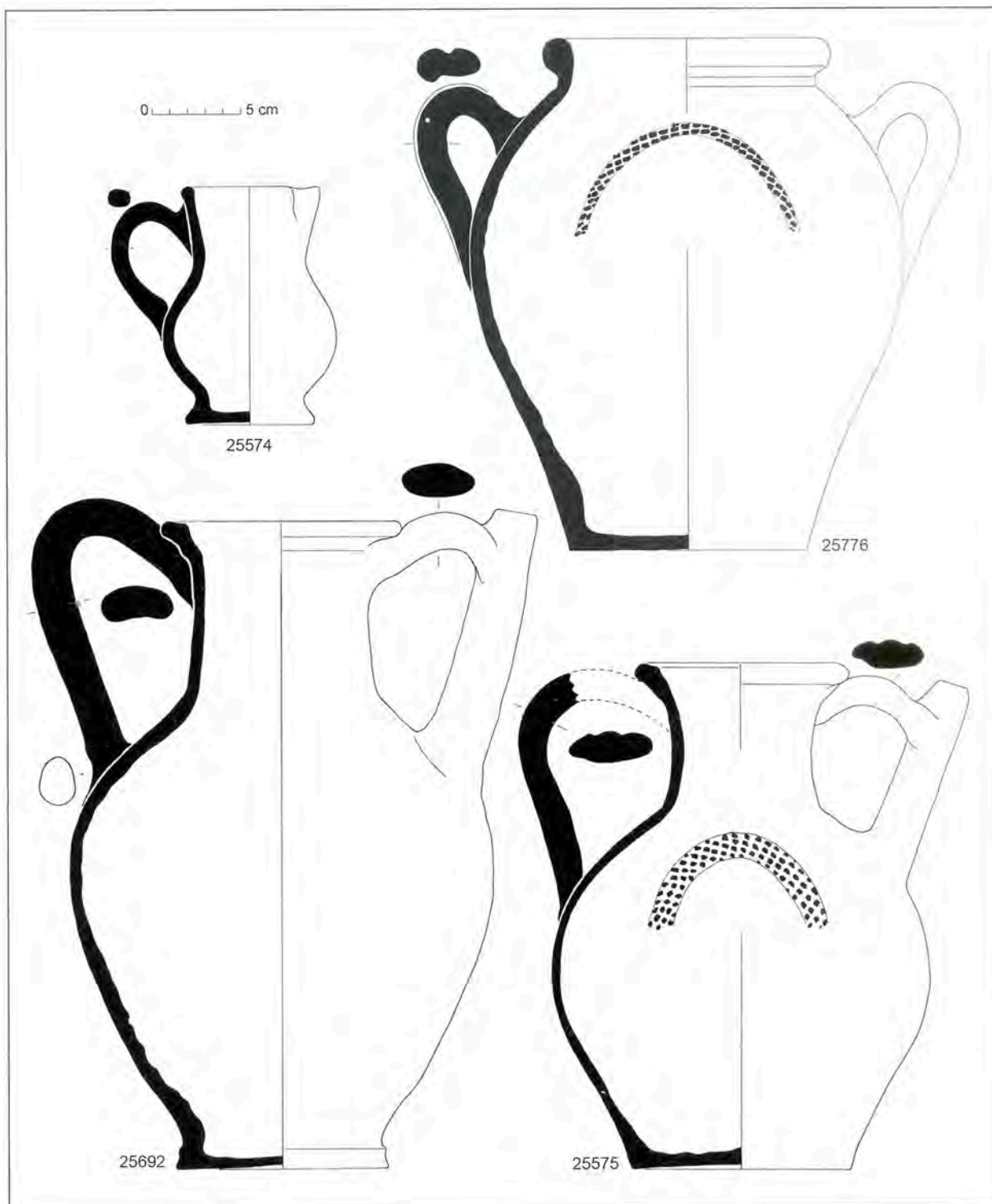
Huit faisselles pour la préparation du fromage, glaçurées en jaune, dont le fond est percé de trous de façon irrégulière, présentent des dimensions très variables allant de 9 à 16 cm de diamètre (pl. 1 n° 25701).

Les jattes et coupes affectées à la préparation alimentaire sont peu représentées. Les 13 grandes formes ouvertes, glaçurées en jaune à l'intérieur, ont presque toutes des profils différents, soit simplement tronconiques avec une lèvre arrondie (pl. 1 n° 25768), soit avec un marli et dans un cas un corps globulaire à bec verseur. Quelques types uniques complètent le répertoire du vaisselier. Un entonnoir (pl. 1 n° 25730) et un pot à trous à deux anses, probablement destiné à la conservation de l'ail (pl. 1 n° 25737), ne portent aucun revêtement. Une bille en terre de 12 mm de diamètre livre un exemple de petits objets non utilitaires réalisés dans l'atelier.

Une dizaine de vases à liquide regroupe des cruches à anse de panier avec une autre adossée sur le flanc, glaçurées en jaune ou en vert. Un petit pichet à anse et bec pincé porte un revêtement laiteux qui évoque un mélange de bains de glaçure et d'étain (pl. 2 n° 25574).

Mais la forme emblématique du récipient pour quérir l'eau au puits, la transporter jusqu'à la maison, puis la conserver reste l'orjol, comme en témoignent 39 exemplaires. Quatre, de dimensions proches, dont la hauteur est comprise entre 37 et 40 cm, sont entièrement recouverts de glaçure jaune pâle à l'intérieur et de couleur miel à l'extérieur. Ce beau revêtement est exceptionnel pour cette catégorie d'objets. Seule la partie basse de la panse reste nue (fig. 3, pl. 2 n° 25692). Tous les autres sont traités comme à l'accoutumée. La glaçure de couleur jaune, miel ou verte est limitée à l'extérieur à un bavoir autour du bec et l'épaulement, tandis que la panse nue est ornée de bandes en relief imprimées à la roulette et disposées en arceaux simples ou doubles (pl. 2 n° 25575). Leurs dimensions sont plus variables, allant de 28 à 42 cm de hauteur.





Quelques fragments de grosses anses laissent supposer l'existence d'orjols de dimensions encore plus importantes alors que le plus grand exemplaire conservé contient déjà plus de 16 litres, soit un poids total d'une vingtaine de kilos.

Les deux pégaus à vin correspondent à l'autre forme typique du faciès languedocien. Le profil du XVII<sup>e</sup> siècle à une anse verticale et bec ponté du côté opposé a peu évolué si ce n'est le bord en bandeau dans ce cas bien nervuré. Ces vases pour servir le vin sont vernis en jaune clair à l'intérieur et sur le bord externe. Leur ouverture

d'environ 20 cm est souvent supérieure à la hauteur.

Dix jarrons destinés à la conservation alimentaire sont toujours glaçurés en jaune clair à l'intérieur (pl. 2 n° 25776). La forme galbée à col court et lèvres en bourrelet est assortie de deux anses verticales. Leur hauteur varie entre 24 et 34 cm et les grands modèles reprennent le décor des arceaux moletés des orjols. Des jarres à huile, de forme, dimension et décor similaires, étaient produites déjà à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle dans l'atelier Boissier mais munies d'un bec tubulaire. Un fragment de bord d'une taille plus importante présente une lèvre à double ressaut pincé et une glaçure verdâtre.



Trois hauts de jarres de grand volume ont plus de 40 cm d'ouverture. L'une porte une glaçure jaune clair à l'intérieur et les arrachements supérieurs des deux anses probablement verticales. Ce col, tout enfumé, a pu servir de protection lors du dernier enfournement. Un autre bord se distingue par un épaulement mouluré dans l'esprit des vases de jardin, et un recouvrement total en vert laiteux (pl. 5 n° 25765). Il pourrait s'agir dans ce cas d'une jarre horticole.

Le mobilier hygiénique confirme la part importante de ces objets destinés autant à un usage privé qu'aux établissements hospitaliers installés depuis longtemps

déjà dans la ville. Il réunit quatre modèles déjà répertoriés dans les ateliers du XVII<sup>e</sup> siècle.

Les 14 pots cylindriques, à marli horizontal et deux anses verticales, présentent des gabarits assez importants dépassant 40 cm de hauteur et 25 cm de largeur (pl. 3 n° 25690). Ces grands vases stables, qui constituent presque des chaises en eux-mêmes, sont entièrement recouverts de glaçure claire sur engobe. Leur production semble avoir posé des problèmes particuliers lors de la fournée rejetée puisque ces fragments sont systématiquement brisés et ressoudés entre eux après le refroidissement de la glaçure.

Les petits pots de chambre à panse ventrue, au marli profilé vers l'extérieur et à une anse, sont encore plus

**Fig. 4**  
La famille Crassous  
posant devant sa  
noria, quartier des  
Aubes.  
Montpellier, 1898



nombreux. Dix-sept, vernissés intégralement, appartiennent à une série bien calibrée de 15 cm de hauteur et 16,5 de largeur, avec une aile aplatie et horizontale. Quelques rares pots plus globulaires et à marli arrondi, proche du profil de ceux réalisés en faïence, sont recouverts uniquement de glaçure à l'intérieur (pl. 3 n° 25684, 25596).

Quatre bassins de malades se particularisent par une cuvette basse, à large aile inclinée vers l'intérieur, pourvue d'une queue tubulaire (pl. 3 n° 25599. Cette forme adaptée aux soins des personnes alitées était déjà produite par l'atelier Boissier à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

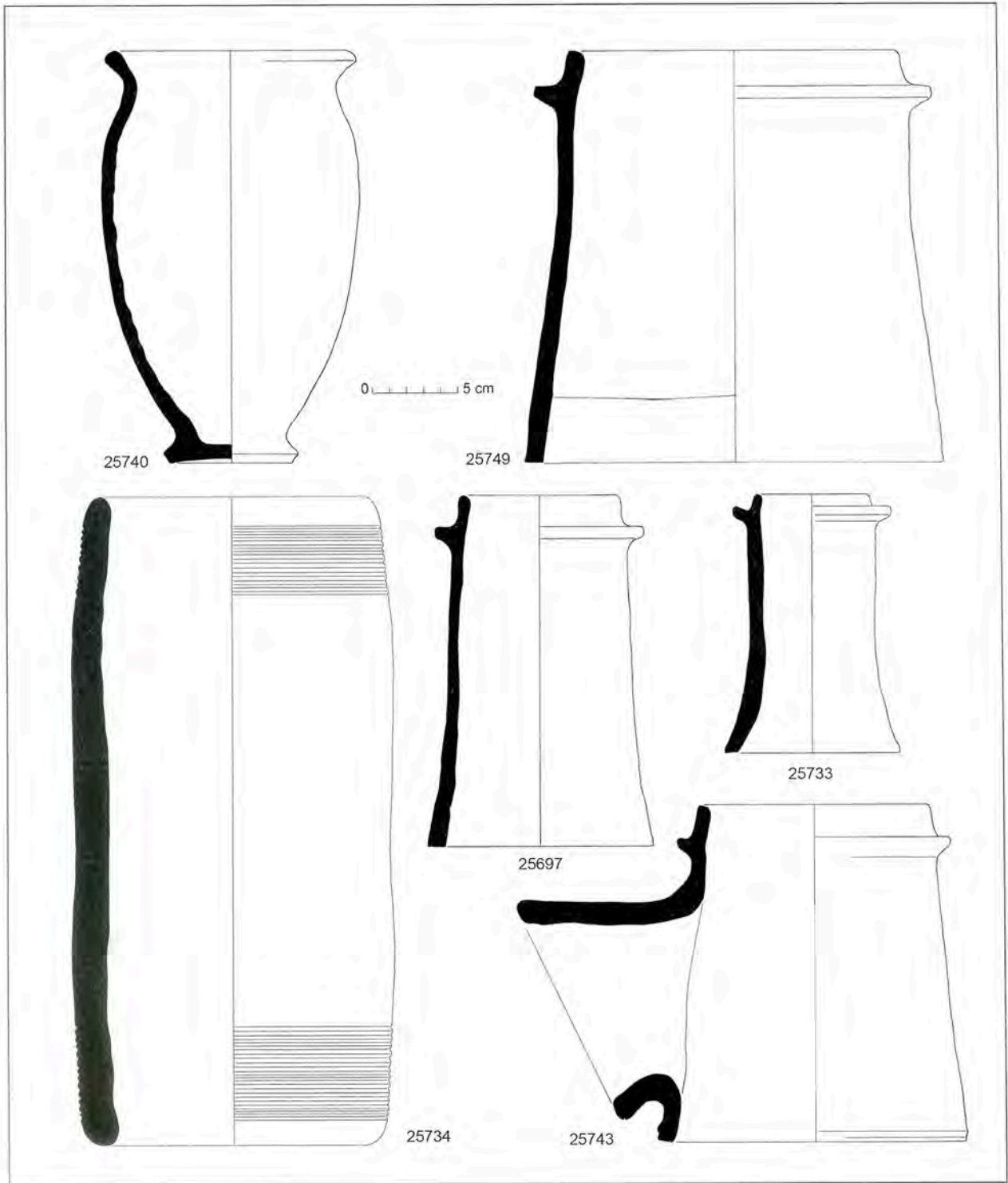
En quantité égale, quatre cuvettes urinoirs relèvent de la sophistication des « privés » languedociens et prolongent le modèle déjà perçu dans l'atelier Favier. Leur profil évasé en diffère cependant. Le tronc de cône, d'une trentaine de centimètres d'ouverture pour une hauteur comprise entre 12 et 15 cm, se poursuit par un bord déversé. Leur revêtement interne, d'aspect clair grisâtre laiteux, suggère un mélange des bains de glaçure et d'émail (pl. 3 n° 25569).

Le puisage des eaux est encore reconnu par des godets de noria : 38 sont bien identifiables par leur forme balustre reposant sur un pied en disque épais percé d'un petit trou pour chasser l'air et faciliter leur remplissage. Ces vaisseaux à col ouvert et à lèvre en bourrelet se fixaient aisément sur la chaîne du puits à roue. Deux modules coexistent, l'un de

24,5 cm de haut et l'autre de 42 cm dont le volume correspond respectivement à 2,5 et 7,5 litres environ (pl. 4 n° 25740). Cette forme, différente des modèles antérieurs fabriqués à la porte de la Blanquerie à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, est proche de ceux observés chez Favier et Boissier. Le pied est plus étroit et le profil conforme à celui représenté sur les dessins de Jean-Marie Amelin, qui a illustré toute une série de norias montpelliéraines dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ou sur des clichés anciens (fig. 4) (Amouric, Vallauri, Vayssettes 2008, p. 18-23). Une particularité toutefois est l'aplatissement d'une ou des deux faces constaté en particulier sur les petits modules.

La part principale de la céramique architecturale revient aux tuyaux avec 142 individus qui fournissent un large échantillonnage de profils et de dimensions. La majorité des tuyaux est revêtue de glaçure à l'intérieur avec de rares exemples dépourvus de revêtement. Si, dans l'ensemble, les glaçures intérieures sont en jaune clair, jaune moucheté ou vert, dans plusieurs cas on observe des revêtements ternes et translucides dans des nuances turquoise qui évoquent un émail. Cela pose, une fois de plus, la question des bains de glaçure car il est difficile d'imaginer un émaillage coûteux pour garnir des intérieurs de tuyaux enfouis dans des terres ou scellés dans des maçonneries.

Les 65 tuyaux droits à collerette sont tournés selon trois gabarits, avec un diamètre au-dessus de la collerette de



19-20 cm, 13-14 cm à 9-10 cm (pl. 4 n° 25749, 25697, 25733). Ils reprennent exactement la forme et les dimensions des exemples antérieurs de l'atelier Boissier. Leur hauteur, entre 19 et 24 cm, tend cependant à se réduire. Six tuyaux à dérivation pour embrancher une autre canalisation ne sont fabriqués que dans les deux plus grandes dimensions (pl. 4 n° 25743). Leur longueur reste identique à celle des tuyaux simples.

Une trentaine de tuyaux cylindriques, sans revêtement ou à glaçure intérieure, ont des parois épaisses atteignant 3,5 cm pour un diamètre à l'ouverture d'environ 18 à 20 cm (pl. 4 n° 25734). Deux complets permet-

tent d'observer le filetage gravé à l'extrémité resserrée d'un ou de chaque côté pour le scellage de deux « canons ou bourneaux » au mortier. Les longueurs, toujours imposantes, entre 42 et 55 cm, correspondent à des normes pour des conduites de fontaine, reconnues par des commandes en Languedoc (Amouric, Vallauri, Vayssettes 2008, p. 32-33).

Il est impossible, en revanche, de déterminer la longueur des tuyaux simples ou drains de 10 à 11 cm de diamètre, dont on n'a pas réussi à raccorder les extrémités. Des traces de découpe effectuées après cuisson peuvent indiquer que des tronçons étaient prélevés à

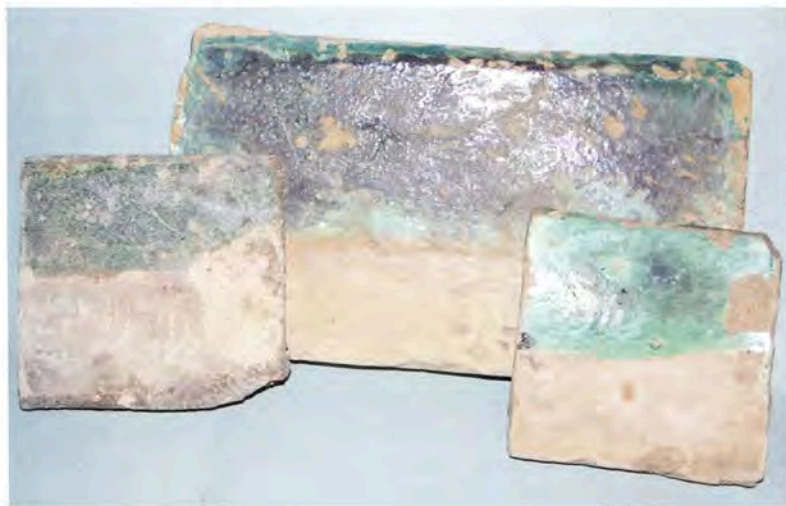
**Fig. 5**  
Tuile vernissée  
fermée à son  
extrémité.  
L. 25 cm, l. 14,5 cm.  
Lattes, Musée  
Henri Prades,  
Inv. 25718



**Fig. 6**  
Bordures de jardin  
vernissées sur les  
deux faces.  
H. 18 cm, L. 32 cm ;  
H. 13, L. 13 cm ;  
H. 15, L. 15 cm.  
Montpellier. Grand  
rue et domaine de  
Méric.  
Collection  
particulière

partir de modules déjà cuits, pour un usage indéterminé.

Pour la conduite de l'eau dans une rigole, deux « canelles » sont représentées par des fragments façonnés dans une moitié de cylindre tourné et découpé. Leur extrémité comporte une collerette aménagée pour leur emboîtement sur le principe des tuyaux et elles sont vernissées comme eux, à l'intérieur.



Deux modèles de tuiles sont bien représentatifs des goûts languedociens de l'Ancien Régime (Amouric, Vallauri, Vayssettes 2008, p. 276-287). Les quatre tuiles plates en écaille de couleur correspondent à la mode des toits à haut comble, très en vogue depuis le XVI<sup>e</sup> siècle pour la couverture des grandes demeures languedociennes. Leur forme n'a pas évolué au cours des siècles et le crochet au revers ainsi que les trous pour le clouage assuraient une meilleure fixation sur les liteaux du toit. Seule la partie inférieure arrondie en arc de cercle et visible était vernissée en vert ou jaune. Une nouvelle forme est ici reconnue : deux autres tuiles vertes façonnées à partir d'un cylindre découpé servaient à recouvrir les arêtes du toit dans un emboîtement savant (fig. 5). L'extrémité fermée par une plaque indique un embout de rive fixé avec un clou sur le linteau.

Parmi les objets destinés à décorer les faitages des toitures, figure un ornement mouluré sans revêtement. Il provient probablement de la base d'une boule ou d'un épi de faitage (Amouric, Vallauri, Vayssettes 2008, p. 286-295).

Des briques de forme rectangulaire, dont la partie haute est arrondie, de 3 cm d'épaisseur et de 18,5 cm de hauteur, sont d'une longueur indéterminée. Ce nouvel élément décoratif pour délimiter et égayer les bordures des jardins est glaçuré sur plus de la moitié des deux faces visibles colorées en vert vif ou turquoise. D'après les exemples patrimoniaux recueillis dans la ville, à la Grand Rue et au domaine de Méric, il en existait de plusieurs tailles (fig. 6). La plus grande mesure 32 cm de long pour 18 cm de haut, mais les modèles les plus courants, carrés, ont 13 cm et 15 cm de côté. L'usage de « briques de terre vernissées » est mentionné en 1762 au château de Puechvillla, pour composer des plates bandes<sup>59</sup>. Celles rejetées de l'atelier et détournées de leur fonction première, ont servi dans le four car la plupart des fragments, très surcuits, sont lutés à la terre, utilisés comme cales ou employés pour une réparation.

#### *Une production d'agrément : des vases pour de précieux arbustes*

Les pots et vases de jardin viennent en troisième place. En revanche, compte tenu de leur volume et de leur poids, ils prenaient une part principale de l'activité de l'atelier autant par la quantité de matière utilisée que par la complexité du façonnage, le coût de l'oxyde de cuivre et enfin la place occupée dans le four lors de leur cuisson. Il est par ailleurs étonnant de remarquer que l'extérieur des vases, enduit de glaçure, porte les traces d'empilement de plus petits diamètres, alors que l'intérieur est dépourvu de tout collage ou de contact lors de la chauffe. Ce qui suppose que ce grand volume intérieur est laissé vide lors de l'enfournement, alors renversé sur l'ouverture comme l'attestent les coulures de bas en haut. Dans tous les cas, par la place qu'ils occupent au sein de la



Fig. 7  
Vase de jardin sur  
pied. H. 51 cm,  
Ø 39 cm  
Lattes, Musée  
Henri Prades,  
Inv. 23589

production et le savoir-faire qu'ils requièrent, il paraît évident que l'atelier Colondres s'en était fait une spécialité pour répondre aux commandes et aux exigences du marché. C'est en effet le temps de l'art du jardin développé à partir du XVII<sup>e</sup> siècle pour les grandes et riches demeures et qui se poursuit au siècle suivant (Amouric, Vallauri 2005, p. 124-131).

Les 42 vases de jardin décomptés, encore dans le style des vases Médicis, mêlent l'esprit de la Renaissance italienne et le goût de l'exotisme pour les orangers ou autres précieux arbustes. Leur forme en cloche renversée, ouverte au centre de la partie basse pour l'écoulement de l'eau, est emboîtée sur un haut pied conique scandé de plusieurs cannelures en fort relief obtenues au tournage. Le bord, composé d'une ample collerette triangulaire, est souligné par une ou deux moulures ainsi qu'une autre au 2/3 de la panse. Trois modèles sont produits par l'atelier mais les variantes des mesures ne permettent pas de définir des séries standardisées, ce qui exclut tout usage de moule. Les plus grands atteignent une hauteur de 78 à 80 cm pour des diamètres compris entre 60 et 63 cm, ceux des pieds variant alors entre 38 et 43,5 cm (fig. 7, pl. 5

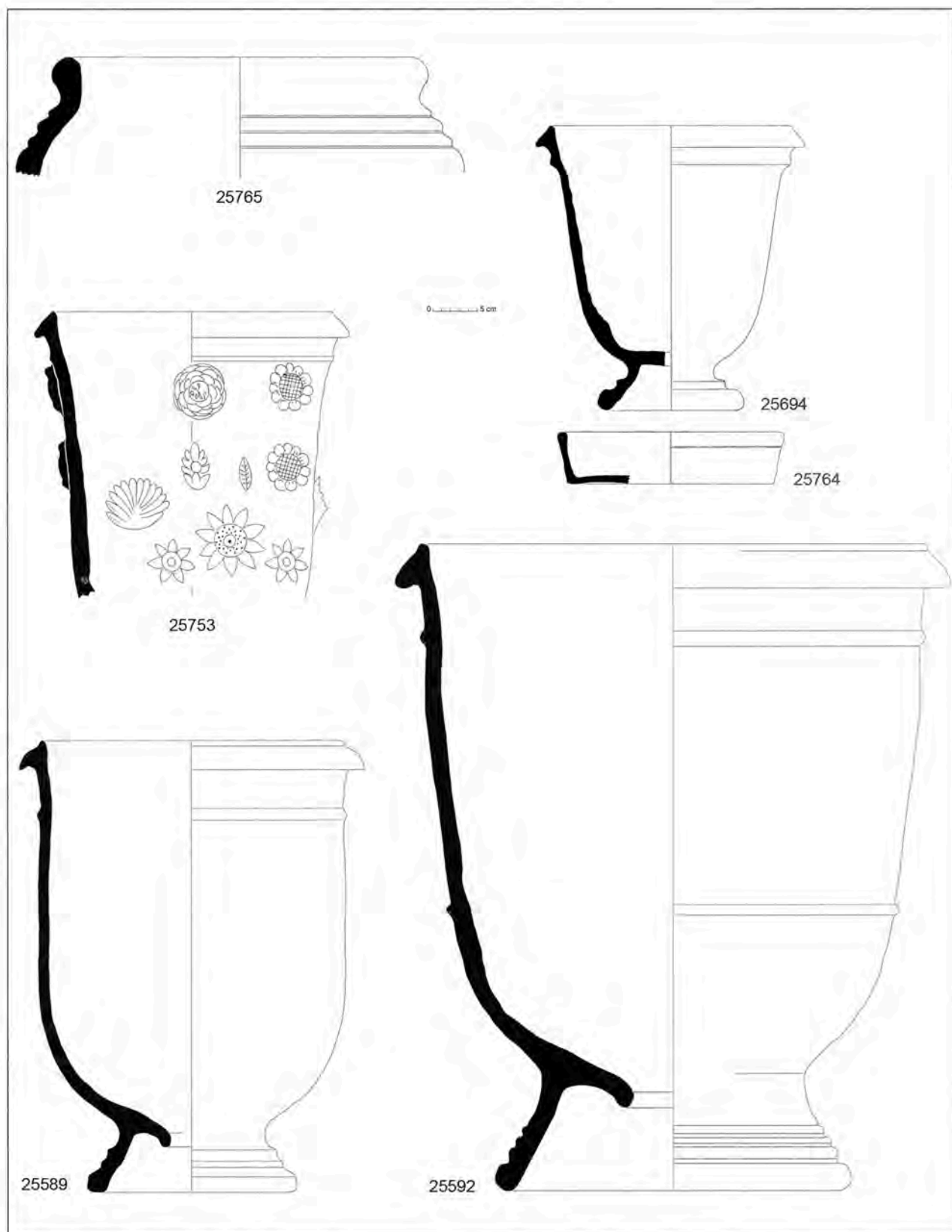
n°25592). Les modèles moyens ont une hauteur légèrement supérieure à 51 cm, avec des diamètres compris entre 39 et 47 cm et ceux des pieds entre 23 et 24 cm (pl. 5 n° 25589). Les plus petits atteignent 32 à 34 cm de hauteur, pour 30 à 34 de diamètre d'ouverture et 16-18 cm de diamètre au pied (pl. 5 n° 25694). Le façonnage des petits vaisseaux est à l'évidence fait au tour. Les plus grandes formes portent en surface les stries de rotation mais sont, très probablement, montées par colombins en anneaux, assemblés et puis lissés. Des traces de reprises des parois et de rajouts d'argile sont fréquentes sur ces dernières. La plupart des vases sont recouverts d'un vernis vert assez épais qui, par endroits, a la transparence de la glaçure plombifère alors qu'ailleurs il est opaque, avec des nuances de couleur blanchâtre, turquoise et de fortes concentrations vert sombre ou rouge de cuivre. De rares exemples sont dépourvus de glaçure alors que la surface d'autres porte un revêtement mal cuit ou non vitrifié. Quelques formes échappent cependant à cette monochromie verte qui nécessitait cependant une grande quantité de cuivre. Des fragments appartenant probablement à un seul grand vase sont recouverts de taches et de coulures de glaçure jaune de fer et verte. Le bas d'une petite forme, sur pied identique aux autres mais sans perforation au fond, est entièrement couvert de glaçure jaune sur engobe de l'intérieur comme de l'extérieur. Enfin, deux de ces objets sont ornés d'appliques en relief (pl. 5 n° 25753). L'un, assez bien conservé et toujours vert, est recouvert de façon serrée de feuilles, de coquilles, de marguerites, de pivoines, de passiflores et d'épis d'apparence très naturaliste mais assez frustes au demeurant. L'arrachement d'une anse verticale à mi-panse propose une variante à cette forme, somme toute, assez répétitive. Un autre fragment à revêtement irrégulier, opacifié et brunâtre, porte une applique fleurdelisée.

Une soucoupe basse, de 25 cm de diamètre, glaçurée aussi en vert sur les deux faces, pourrait être un accessoire complémentaire de ces petits vases (pl. 5 n° 25764).

Une vingtaine de pots de fleur montrent que parallèlement aux gros vases de jardin l'atelier produisait des petits pots sans revêtement, à la panse galbée, s'ouvrant largement. Les diamètres d'ouverture s'étalent de 15 à 16,5 cm et les hauteurs de 10,5 à 13,5 cm. Cette forme pérenne, au bord souligné par une lèvre en bourrelet ou triangulaire est bien identifiée par le percement du fond effectué au tournage. Quelques unes, tout à fait coniques, à parois rectilignes et à petit trou percé à la pointe au milieu du fond ont pu servir pour des pépinières.

#### L'outillage

77 objets concernent encore une fois les techniques d'enfournement et ne rendent cependant pas compte du façonnage au tour, ni du moulage ou du calibrage indispensables à la réalisation de gros vaisseaux de terre.



Pour l'encastage, 9 cazettes ont servi à protéger les pièces à cuire des flammes directes et des fumées ou projections. Trois sont de hauts cylindres de terre d'une trentaine de centimètres de diamètre, percés probablement sur 5 rangs de découpes triangulaires (pl. 6 n° 25723). Ces ouvertures forment des échelles en quinconce, faites au « perçoir à perner » et dans lesquelles s'enfilaient des « clous de terre » pour soutenir des

assiettes superposées. L'intérieur est enduit d'émail afin de les protéger des salissures et d'éviter des phénomènes d'attraction entre l'émail et la terre. De grandes ouvertures ovales ont été aménagées dans la paroi épaisse pour laisser passer la chaleur ; le fond est aussi découpé sur une large circonférence. Cette disposition est aussi observable dans un puits de Cruzy (Hérault), de chronologie comparable (Villanueva 2009, p. 221,

Pl. 6

Cazettes à trous,  
bobines, bauchons  
de terre, mandrin  
et outil de potier.  
Lattes. Musée  
Henri Prades

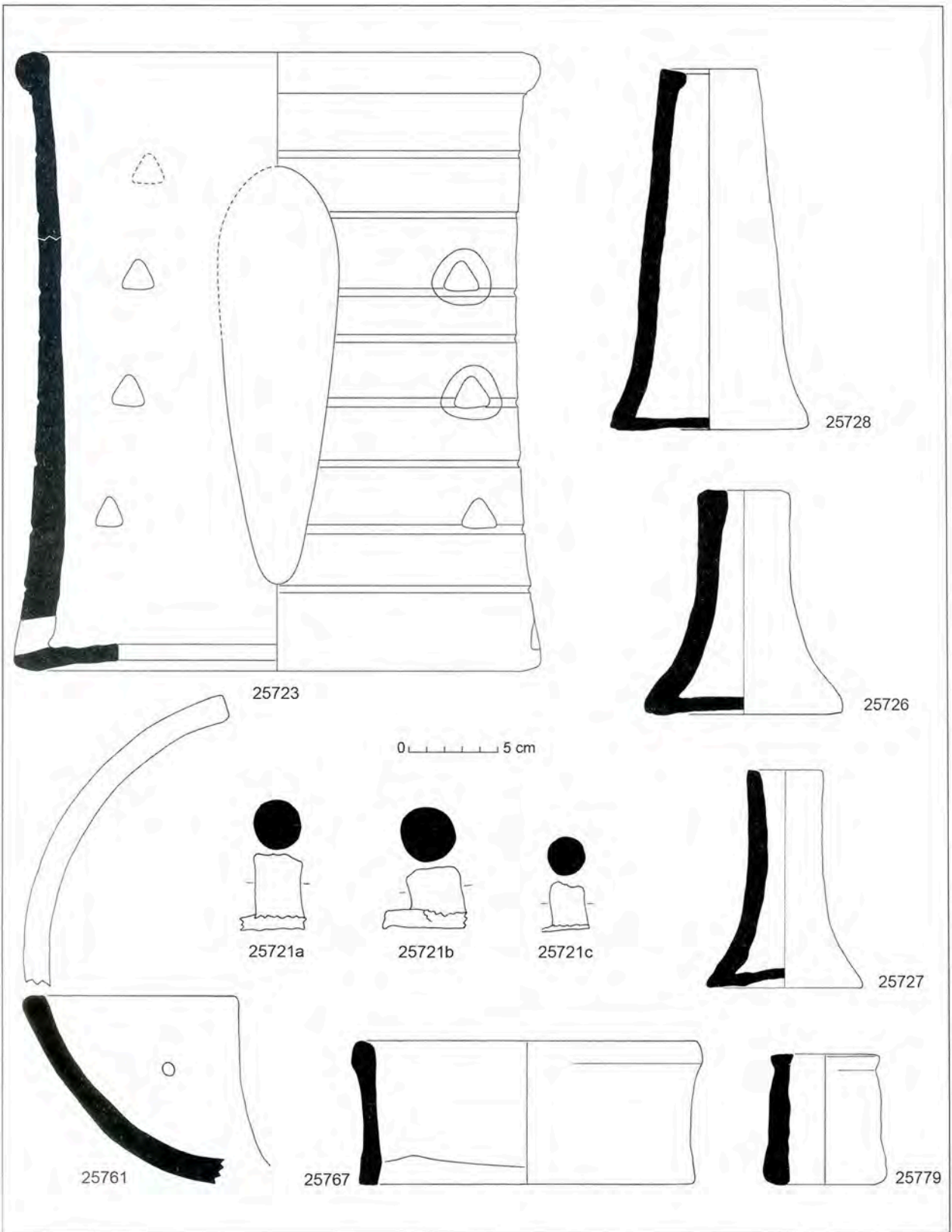




Fig. 8

« Fayencerie, Outils, Gazettes et échappades », Plaque de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.



fig. 23). Ces cazettes modernes correspondent aux modèles donnés à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans la planche « Outils, gazettes et échappades » illustrant l'article « Fayencerie de l'Encyclopédie » avec des accessoires de compléments pour les empiler tel un rondau percé au centre dont une seule plaque ovalisée et sans trou évoque ces objets (fig. 8). D'autres cazettes basses et larges sont dépourvues de revêtement. Le grand couvercle à collerette, avec glaçure à l'intérieur, dont la présence est insolite, a pu également être utilisé pour obturer un de ces étuis de terre comme nombre de céramiques brisées.

Plus de quarante « pilettes ou piliers » rendent compte de l'autre dispositif pour monter des charges en échappade ou en « chapelle » sur lesquels reposaient théoriquement des plateaux ou plaques selon les montages proposés dans le four de l'Encyclopédie. Ces bobines de terre à fond large et stable, de différentes hauteurs pour s'adapter aux dimensions des objets à cuire, varient de 7,5 cm, 13 cm à 21 cm (pl. 6 n° 25726-25728, 25779). Leurs fonds portent des traces de glaçure, ce qui indique un contact direct avec les pièces séparées parfois par des bouchons de terre écrasés et collés (pl. 6 n° 25721a-c). Ceux-ci sont bien illustrés par 13 exemplaires dont un reposant sur un pâton écrasé. Les boudins de terre, les « accots » ou tout autre objet de fortune étaient aussi utilisés pour séparer les vases et caler l'ensemble de l'écha-

faudage. Il en est ainsi pour des fragments de « pavés » ou briques vernissées lutés d'argile, ainsi que de gros tessons portant des traces d'embouchures de cols ou des coulées et collages de glaçure. Une petite forme de 4 cm de haut, en argile découpée de section triangulaire, aurait pu servir de cale.

De larges manchons bas, cylindriques ou tronconiques, et sans revêtement, pourraient avoir servi comme mandrin sur la girelle du tour (pl. 6 n° 25767) ; trois exemplaires présentent un profil similaire à lèvres en bourrelet, un autre, plus étroit d'un côté, a des bords droits.

L'usage d'outils façonnés à partir de conques est énigmatique. Découpés verticalement, avec un trou de suspension dans la paroi près de la découpe, la fonction de cet outillage conçu par le potier reste indéterminée (pl. 6 n° 25761).

Cette nouvelle documentation issue d'un atelier est instructive car elle permet d'élargir la chronologie du répertoire montpelliérain pour la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et de percevoir son évolution. Si comme les textes l'indiquent, François Colondres était jusqu'en 1742 un potier faïencier, force est de constater que dans la fournie d'un de ses successeurs, la céramique commune sans glaçure et vernissée sur engobe domine ; 13% seulement d'objets ont pu être considérés comme émaillés principalement en vert. Cependant ce sont les plus gros volumes qui ont reçu ce revêtement laiteux comme les vases de jardin auxquels on peut ajouter des bordures de jardin ou tuyaux et de rares vaisselles. Mais rappelons que la dizaine de biscuits d'assiettes moulées devaient aussi être revêtue d'émail comme les cazettes en témoignent.

Compte tenu de cette incertitude en l'absence d'analyses des glaçures, il convient cependant de rester prudent. On constate néanmoins que la céramique commune vernissée est dans la plupart des cas traitée en jaune monochrome clair ce qui pourrait s'expliquer par une imitation de la faïence en vogue avec une vaisselle de peu de frais. L'absence de décors d'engobes peignés, en marbrures ou dessinés au barrolet, contraste aussi avec les productions du XVII<sup>e</sup> siècle retrouvées dans la grotte antérieure à 1660.

La diffusion de ces produits dans la ville reste encore difficile à appréhender au vu de la permanence des formes entre les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, comme on peut le voir dans les ramassages de la Place de la Comédie ainsi que dans la publication des sites du tramway ou de l'îlot Saint-Charles (Thernot, Paone 2002 ; Alessandri 2003).

En termes de comparaison, l'ensemble du répertoire trouve des répondants les plus probants dans les contextes de l'abandon de l'atelier Boissier où un potier a sans doute produit à la même période des formes comparables, cuites avec un outillage de même nature, pilettes et cazettes. Les objets complets entreposés dans le four aban-

**Fig. 9**  
Pot à moutarde en  
faïence avec  
inscription.  
H. conservée 10,5 cm,  
Ø 6,6 cm.  
Lattes, Musée  
Henri Prades.  
Inv. 25778.

**Fig. 10**  
Toupins sur  
l'étagère de  
l'intérieur d'une  
cuisine.  
Peinture de  
Jacques Gamelin,  
fin du XVIII<sup>e</sup> siècle



donné, tel le godet de noria, les tuyaux drains et les six orjols sont identiques en tous points. Il en est également de même pour les nombreux objets contenus dans le remblai de destruction où se retrouvent des tasses et des assiettes à marli, des couvercles, des faisselles, des tuyaux, tuiles écailles, vases de jardin, pot de fleur et pot à trous de



types comparables à ceux de l'atelier Colondres. Il faut rappeler que la chronologie fournie par l'archéomagnétisme, pour la dernière chauffe du four Boissier, relève aussi du début du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui confirmerait une datation tardive de ces produits communs montpelliérains, qui restent néanmoins dans la tradition des siècles précédents.

Cette datation est aussi corroborée par la céramique consommée sur le site de production. Contemporaine de l'arasement des structures et présente en petites quantités, elle totalise 32 individus. Pour l'essentiel, elle est composée de vaisselle culinaire qui n'était pas fournie sur place. Quelques fragments proviennent toutefois des formes de table ou d'emballage largement distribuées à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les plus rares dans ces contextes tardifs sont les fragments de deux pots à moutarde à inscription au pochoir en brun de manganèse « Moutarde de MAILLE / Vinaigrier du Roi de L.L. / M.M. le Roi d'Angleterre / et les Empereurs / d'Autriche et de Russie. / à [Paris] » ou, sur l'autre « [Moutarde de] MAILLE / [Vinaigrier] du ROI. / [et les E]mpereurs / [d'Autriche et] de Russie. / [à Pa]ris » (fig. 9). D'après la mention de fournisseur officiel, ces inscriptions se rattachent à l'histoire de l'entreprise d'Antoine-Claude Maille à partir de 1771 quand il obtint ces armes (Decloquement 1983). Ces pots de qualité en véritable faïence sont attribuables par leur forme aux premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle (Laemmlé 2005). Un exemplaire similaire est précisément daté par le naufrage du Brick Le Cygne, appareillé à Cherbourg en 1808, puis coulé quelques mois plus tard en Martinique (Amouric 2011, p. 116).

Beaucoup plus courants sont les tessons des assiettes ligures en « terraille noire » d'Albisola dont l'importante diffusion est universelle tant en Provence-Languedoc que dans le monde à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle (Amouric, Richez, Vallauri 1999, p. 120-124). D'autres productions régionales du Languedoc sont représentées ici par les jattes ou le service de table comme une assiette dans le goût « cul noir » d'Alès (?) ou un couvercle ou pied de chandelier marbré de Meynes.

La céramique réfractaire du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle réunit les classiques poêlons, toupins et assiettes de Saint-Quentin ainsi que les jattes et les toupins de Dieulefit comme on peut les voir représentés dans un intérieur d'une cuisine montpelliéraine (fig. 10). Au sein de la céramique culinaire la marmite en pâte rouge glaçurée de Saint-Papoul ou de Cox est plus rare (Amouric, Vallauri, Vayssettes 2009, p. 106-107, 279-281). Tous ces artefacts renforcent une datation relativement tardive pour la destruction du bâti de la parcelle, soit au début du XIX<sup>e</sup> siècle comme on avait déjà pu le constater sur celle ayant appartenu à Boissier.